

N'est-il pas attendrissant de lire ces lignes, écrites sur une terre lointaine, par un Saint Prêtre qui avait la douleur de voir l'illustre Compagnie, à laquelle il appartenait, succomber sous les coups de la persécution la plus odieuse et la plus implacable.

O saints du Seigneur, vous étiez à la veille de conquérir cette terre immense ; pendant près de deux siècles d'efforts, vous aviez gagné presque entièrement cette terre à la foi de Jésus-Christ, et au moment où il semblait que le dernier succès allait couronner tous vos travaux, une nouvelle inopinée et terrible comme un coup de foudre, arrivait d'Europe pour vous dire que l'armée sainte à laquelle vous apparteniez n'existait plus, que vous n'aviez pas d'autre alternative que d'abandonner la victoire qui se préparait déjà à vous couronner, et que vous n'aviez plus qu'à vous enfuir comme des bannis et des misérables proscrits.

Mais si la Providence éprouve ses enfants, elle ne les abandonne pas ; si le XVIIIe siècle a vu bien des ruines et des destructions, le XIXe a vu bien des victoires et des résurrections. C'est la réflexion que fait Mr. de Laroche-Héron, dans le *Monde*, en rapportant cette lettre du P. Mouly.

« Il y a un siècle, le P. Amyot pleurait à Pékin la destruction de la Compagnie de Jésus, et elle a glorieusement ressuscité, et elle se maintiendra malgré les attentats de Garibaldi et de Victor-Emmanuel.

« Il y a 25 ans, le P. Mouly visitait, en se cachant, la capitale de la Chine et les anciennes églises catholiques de cette ville, et aujourd'hui le même Père, devenu évêque, reprend possession de ces vénérables établissements, et des précieux tombeaux de nos missionnaires qui lui sont restitués par l'armée de France. Dieu veuille que ces heureux événements soient le prélude de réparations semblables en Cochinchine et au Tonquin ! »

Nous avons lu cette Allocution si belle, mais si affligeante du Souverain Pontife, sur les événements présents.—On voit qu'il est ferme et inébranlable dans sa confiance au Seigneur, mais son cœur est déchiré par les efforts des impies.

Remarquons cependant qu'au moment même où l'Eglise éprouve de si grandes afflictions, elle est consolée par des événements, tels que le monde en a peu vus depuis les premiers siècles de l'établissement du Christianisme ; d'une part, c'est le retour des Bulgares, de l'autre c'est le libre exercice du catholicisme en Chine ; s'il est vrai que l'Eglise doit acheter ses victoires par ses souffrances, on peut reconnaître que de magnifiques consolations ont été déjà données à ses angoisses présentes.

Nous espérons mieux encore : au 31 décembre dernier, le Souverain Pontife a pu se convaincre que malgré tous les efforts des factieux, son peuple lui est complètement dévoué. Au moment où il sortait de l'Eglise du Jésus, où le Saint-Père a coutume d'assister au salut du dernier jour de l'année, vingt mille personnes, répandues sur la place et dans les rues environnantes, ont fait retentir l'air d'acclamations enthousiastes et lui ont prodigué des témoignages non équivo-

ques de dévouement, de vénération et d'amour.

Le lendemain, dit une correspondance du *Journal des Villes et des Campagnes*, le Général de Goyon s'est rendu au Vatican avec tous ses officiers pour présenter au St. Père ses félicitations et ses hommages. Il a demandé pour lui comme pour les officiers présents, au nombre de 460, la bénédiction apostolique.

Sa Sainteté, dit-on, aurait répondu : qu'elle était heureuse de recevoir les officiers de l'armée française, à laquelle elle est reconnaissante d'avoir maintenu l'ordre et la tranquillité dans les provinces qu'elle occupe. Elle a dit d'une voix émue que, comme Vicaire du Christ sur la terre, elle appelait de tout cœur la bénédiction du ciel sur les officiers et les soldats, sur l'armée qui est allée arrêter les massacres de Syrie, et sur celle qui a relevé en Chine la Croix du Sauveur ; elle l'a appelée aussi sur la flotte qui, dans un pays voisin, protège la cause la plus sainte et la plus légitime, et enfin sur toute l'armée qui se trouve en France, désirant que cette bénédiction descende sur chaque famille.

Le Général de Goyon, trouvant que sa Sainteté n'avait pas désigné particulièrement l'Empereur, aurait demandé la bénédiction apostolique spécialement pour Sa Majesté, qui a donné l'ordre de faire les expéditions de Syrie, de Chine, et de Cochinchine et qui a tant fait pour la religion.

Le Pape assez ému, répondit : « Oni, pour tout ce qui a été fait, se fait et se fera j'espère. » Puis, il donna sa bénédiction.

CABINET PAROISSIAL.

SEANCE DU 13 DECEMBRE, 1860 EN L'HONNEUR DU SAINT PERE.

Nous avons déjà parlé de cette séance intéressante ; nous avons dit qu'une foule nombreuse remplissait la salle et a fréquemment témoigné, par ses applaudissements, du talent des orateurs comme de ses sentiments et de son dévouement pour le Souverain Pontife. Aujourd'hui nous commençons la publication des discours prononcés en cette circonstance.

DISCOURS DE M. C. S. CHERRIER, C. R.

Messieurs,

C'est témérité à moi que de vous adresser la parole dans une circonstance comme celle-ci, sans plus de préparation ; mais cette témérité est excusable à mes yeux par un double motif, celui de me rendre aux désirs de personnes qu'il m'est toujours désagréable de refuser, et surtout celui de saisir cette occasion de proclamer hautement le sentiment profond d'admiration que je ressens, et pour ceux qui ont combattu et succombé sur les collines de Castelfidardo, dans la plus noble des causes, et pour l'illustre guerrier qui, loin de flétrir ses